Document generated on 10/11/2024 10:15 p.m.

Voix et Images

Les conflits idéologiques dans *Poussière sur la ville*

Christine Tellier

Volume 22, Number 3 (66), Spring 1997

Gilbert Langevin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201327ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201327ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tellier, C. (1997). Les conflits idéologiques dans *Poussière sur la ville*. *Voix et Images*, *22*(3), 569–581. https://doi.org/10.7202/201327ar

Article abstract

When André Langevin's Poussière sur la ville appeared in 1953, few critics made the connection between Macklin, the mining town at the heart of the narrative, and Asbestos, scene of the 1949 asbestos miners' strike. The omission is especially strange in that the novel is well suited to an ideological reading: its main character, Alain Dubois, defends new values in a restrictive, conformist environment. During this same period, Québécois society was dominated by a conservative discourse which was being challenged by the young intellectuals of Cité Libre. The study compares the values of Dubois and those of Cité Libre, showing that the novel shares the periodical's iconoclastic ideology while also revealing its hidden face, which is symbolized by Madeleine.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les conflits idéologiques dans *Poussière sur la ville*

Christine Tellier, Collège John-Abbott

À la parution en 1953 de Poussière sur la ville *d'André Langevin, peu de critiques font le lien entre Macklin, la ville minière au centre du récit, et la ville d'Asbestos, théâtre de la grève de l'Amiante de 1949. Ceci paraît d'autant plus curieux que le roman se prête particulièrement bien à une lecture idéologique: son personnage principal, Alain Dubois, défend des valeurs nouvelles dans un milieu contraignant et conformiste. Durant cette même période, la société québécoise, sous l'emprise d'un discours conservateur, est remise en question par les jeunes intellectuels de* Cité Libre. *Une étude comparative entre les valeurs de Dubois et celles de la revue* Cité Libre *permet de voir que le roman reprend l'idéologie de contestation et montre aussi sa face cachée, que symbolise le personnage de Madeleine.*

> [Vous êtes] en droit de demander: «À quoi bon étudier ce monde imaginaire de la Littérature, où tout est possible et tout peut être feint? Où il n'y a ni bien ni mal, où tous les arguments se valent?» Son utilité principale, je pense, c'est qu'elle favorise l'esprit de tolérance.
>
> Northrop Frye[1]

À sa publication, en 1953, *Poussière sur la ville*[2] d'André Langevin suscite des commentaires majoritairement élogieux de la part de la critique. Michel Roy, du *Canada*, affirme que «l'attribution du prix du Cercle du Livre de France à André Langevin marque une date dans l'histoire de nos

1. Northrop Frye, *Pouvoirs de l'imagination. Essai*, traduit par Jean Simard, Montréal, HMH, coll. «Constantes», 1969 [1964], p. 85.
2. André Langevin, *Poussière sur la ville*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1953. Désormais, les références à ce roman seront identifiées par le sigle *PV*, suivi du folio.

lettres[3]»; Gilles Marcotte dit que *Poussière sur la ville* est une «victoire sur la nuit[4]», un roman dont les protagonistes prennent «une place définitive dans la galerie des personnages vivants du roman canadien-français[5]»; Julia Richer écrit qu'avec son dernier roman, «André Langevin a conquis son métier[6]». Tous les critiques remarquent que Langevin s'est renouvelé depuis *Évadé de la nuit*[7]. Si l'histoire du roman, celle d'un médecin nommé Alain Dubois qui, trompé par son épouse, tente désespérément de comprendre sa situation, paraît à première vue assez banale, elle comporte cependant une surprise: Dubois tolère l'infidélité de sa femme Madeleine, au grand désarroi des habitants de Macklin et d'une certaine critique catholique.

Il faut dire que le sujet est assez épineux pour le temps, d'autant plus que le mari va autoriser la présence de l'amant dans son propre foyer. Sur cette question, plusieurs critiques condamnent le roman: Julia Richer déplore «que le romancier, dans certaines scènes, ait succombé à la tentation d'une vaine complaisance qui n'ajoute rien à la véracité psychologique du récit[8]»; Paul-Émile Racicot, lui, souligne que «la littérature aura beau faire, le respect romantique de la personne ne peut se passer du devoir d'aimer Dieu dans l'épouse. [...] Le docteur pitoyable pactise avec le péché[9]». Dans cette perspective, il n'est donc pas étonnant de constater que certaines publications, comme *Lectures* ou *Notre temps*, qui décernent des cotes morales, ont des réticences face au roman de Langevin. Jean-Paul Pinsonneault, dans *Lectures*, accorde à *Poussière sur la ville* un «B?», ce qui signifie que le roman «appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement ou moralement)[10]». Julia Richer, de *Notre temps*, suggère pour sa part que le roman de Langevin «ne doit être lu que par des personnes averties[11]». Cela n'empêche pas le roman de Langevin de devenir un roman populaire de l'époque. *Poussière sur la ville* recevait du reste l'honneur, en 1961, d'être considéré comme «le meilleur roman canadien de la décennie 1950-1960[12]», par le Grand Jury des lettres.

Lorsqu'on relit le récit aujourd'hui, on est surpris de constater qu'à l'époque de sa parution, peu de journalistes ont relevé deux choses qui nous semblent pourtant importantes par rapport au contexte du temps:

3. Michel Roy, «*Poussière sur la ville*, Le Cercle du Livre de France couronne un roman de Langevin», *Le Canada*, 17 septembre 1953, p. 8.
4. Gilles Marcotte, «Équivoque de la pitié», *Le Devoir*, 10 octobre 1953, p. 7.
5. *Ibid.*
6. Julia Richer, «*Poussière sur la ville* par André Langevin», *Notre temps*, 10 octobre 1953, p. 5.
7. André Langevin, *Évadé de la nuit*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1951.
8. Julia Richer, *loc. cit.*
9. Paul-Émile Racicot, «Nos romans de 1953», *Relations*, juin 1954, p. 156.
10. *Lectures*, décembre 1953, 2e de couverture.
11. Julia Richer, *loc. cit.*
12. Gérard Bessette, *Trois romanciers québécois*, Montréal, Éditions du jour, 1973, p. 133.

d'abord, la localisation géographique précise de *Poussière sur la ville* et, d'autre part, la situation sociale mise en scène par le roman. Si l'on regarde d'autres romans de la même période, on remarque le caractère abstrait des œuvres et une tendance à occulter les repères géographiques particuliers. *Les témoins* d'Eugène Cloutier et *La croche* d'Arthur Saint-Pierre — récits parus au Cercle du livre de France la même année que le roman de Langevin et que plusieurs critiques ont comparés à *Poussière sur la ville* — en sont des exemples frappants : aucun lieu précis n'est mentionné. Mais contrairement au mouvement général, *Poussière sur la ville* se situe dans un endroit délimité : la petite ville minière de Macklin. Il est étonnant que la plupart des premiers critiques ne parlent pas de la localisation vraisemblable de Macklin, compte tenu de sa ressemblance avec Thetford-Mines et Asbestos, villes qui furent le théâtre d'un événement majeur dans l'histoire du Québec.

En effet, le récit d'André Langevin paraît peu d'années après la grève d'Asbestos, la fameuse « grève de l'Amiante » de 1949, encore présente dans tous les esprits à la parution de *Poussière sur la ville*. Largement commentée, la grève d'Asbestos demeure un sujet encore d'actualité lorsque le roman de Langevin est publié ; mais aucun journaliste ne fait le lien, à l'époque, entre Asbestos et Macklin, fait d'autant plus surprenant que dans l'édition originale du roman de Langevin, on retrouve cet avertissement en italique avant le début du récit :

> *Les personnages de ce roman sont évidemment fictifs et leurs noms ont été choisis au hasard. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou disparues et avec des événements véritables serait une pure coïncidence. La petite ville qui sert de cadre à ce récit est également imaginaire.* (*PV*, 6)

Un tel avis tient évidemment de la convention qui nie toute relation directe entre la fiction et le réel. Mais l'accent mis sur « la petite ville » (*PV*, 6) comme lieu imaginaire l'est beaucoup moins. Cette mise en garde aurait dû attirer l'attention des critiques, d'autant plus qu'on ne retrouve pas ce type d'avertissement à propos du lieu où se déroule le récit dans les autres romans publiés aux Éditions du Cercle du Livre de France. Gilles Duguay, qui avait commenté la remise du Prix du Cercle pour *Le Devoir*, est le seul journaliste à établir un lien avec la ville de Thetford-Mines, la voisine d'Asbestos, et ce, de façon assez énigmatique. Dans un paragraphe intitulé « Thetford-Mines ? », il rapporte l'anecdote suivante :

> À propos de *Poussière sur la ville*, André Langevin s'est montré peu loquace : « C'est un drame conjugal qui possède comme arrière-plan une ville minière... idéale. Il n'y a pas de thèse, surtout pas de thèse sociale. » La ville minière idéale, M. Bonenfant [qui était membre du Jury] la nomme Thetford-Mines, mais Langevin s'en défend, question de silicose[13]... !

13. Gilles Duguay, « En cinq ans, le Prix du Cercle n'est attribué qu'à deux romanciers », *Le Devoir*, 17 septembre 1953, p. 6.

Rodolphe De Repentigny, du journal *La Presse*, présent lui aussi lors de la remise du prix, souligne que «Langevin a préféré ne pas situer son roman à un endroit précis, non plus qu'à une date précise[14]». L'auteur ne veut pas que les lecteurs de *Poussière sur la ville* tentent de faire une relation entre le roman et le contexte social. Il semble que les journalistes aient, à l'époque, respecté la volonté d'André Langevin et qu'ils n'aient pas cherché la portée sociale ou historique du roman. La critique s'est bornée à essayer de trouver la signification symbolique du titre même de l'œuvre, sans faire de lien avec la poussière d'amiante qui caractérise Asbestos et Thetford-Mines. Le sens de cette «poussière» n'est d'ailleurs pas immédiatement évident pour la critique. Par exemple, Paul-Émile Racicot voit dans la poussière le symbole de la prison — «l'hiver avec ses brumes et ses neiges, la poussière de l'amiante qui se colle aux vitres figurent bien l'ennui et l'anémie qui emprisonnent ces âmes[15]» — alors que pour Guy Robert, elle est une sorte d'agent néfaste qui «fausse les perspectives, la portée des gestes, les intentions mêmes[16]». Les critiques demeurent dans la métaphore et dans l'abstrait, refusant toute allusion à une ville ou à une région particulière.

L'étude de la première réception de *Poussière sur la ville* révèle aussi qu'aucun critique ne parle des distinctions de classes telles qu'elles sont mises en scène dans le roman. De plus, peu de critiques s'attardent à la question de l'influence de la ville sur ses habitants. Même si Rodolphe De Repentigny parle de l'emprise de Macklin en disant que «le médecin demeurera seul face au milieu qui lui a arraché sa femme[17]» et que Michel Roy, dans *Le Canada*, mentionne «l'hostilité de la ville[18]», ce qui importe pour les journalistes, c'est le drame psychologique d'Alain et de Madeleine. La critique apprécie la saveur contemporaine du roman de Langevin qui invite ses lecteurs à s'interroger sur leur propre existence en mettant en scène les «grands problèmes que pose la destinée humaine[19]».

Un article de Guy Sylvestre rend compte d'un parti pris de lecture qui semble être partagé par la plupart des critiques du temps: un bon roman doit, selon Sylvestre, présenter des «drames intérieurs[20]» et se faire le microcosme du destin de l'Homme. Le «plan humain[21]» des romans doit être couplé à l'universel en s'opposant au régionalisme et au particulier. Il

14. Rodolphe De Repentigny, «Deuxième roman d'André Langevin primé par le Cercle du Livre hier», *La Presse*, 17 septembre 1953, p. 47.
15. Paul-Émile Racicot, *loc. cit.*
16. Guy Robert, «Prix du Cercle du Livre de France, 1949-1955», *Revue dominicaine*, vol. LXII, n° 4, mai 1956, p. 212.
17. Rodolphe De Repentigny, *loc. cit.*
18. Michel Roy, «Poussière sur la ville», *Le Canada*, 28 octobre 1953, p. 6.
19. Guy Sylvestre, «Les livres», *La Nouvelle Revue canadienne*, vol. III, n° 2, janvier-février 1954, p. 98.
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*

faut que les romanciers misent sur ce qui est essentiellement psychologique, sur ce qui rejoint les profondeurs de l'être. Apprécié parce que dépouillé de l'accessoire, *Poussière sur la ville* raconte une véritable histoire et privilégie l'action; c'est donc un roman qui s'accorde «à la sensibilité contemporaine[22]», car lié au monde concret, il respire la vie. Dans la mesure où la critique privilégie la dimension psychologique du roman de Langevin, il semble qu'elle soit naturellement amenée à négliger les implications sociales de l'œuvre. Les allusions à la réalité sociale sont écartées au profit de l'essentiel, d'une vérité qui transcende le quotidien de l'Homme. Un commentaire de Roger Duhamel sur *Poussière sur la ville* montre bien que le roman n'est pas d'abord apprécié pour sa vraisemblance:

> Si l'on consentait à se placer du point de vue myope d'un plat réalisme, sans doute découvrirait-on quelques invraisemblances de détails. Comme nous les négligeons volontiers au bénéfice d'une vérité supérieure[23]!

L'Histoire absente

Le modèle psychologique et universalisant, dominant dans les lettres de l'époque, peut expliquer la résistance à parler d'un lien possible entre Macklin et Thetford-Mines. Mais lorsque le film d'Arthur Lamothe, tiré de *Poussière sur la ville*, sera tourné à Thetford-Mines en 1965, l'analogie entre les deux villes deviendra dès lors évidente pour les critiques, comme en témoigne ce commentaire de Renald Bérubé:

> Sous le nom de Macklin, il n'est pas difficile de reconnaître Thetford-Mines. C'est d'ailleurs dans cette ville qu'Arthur Lamothe tournera le film inspiré du roman de Langevin. Il n'est peut-être pas inutile de souligner que les mineurs de Thetford-Mines avaient pris part à la grève d'Asbestos. Cela se passait quatre ans avant la parution du roman de Langevin[24].

Au-delà de l'aspect psychologique non négligeable de *Poussière sur la ville*, il est aujourd'hui difficile de ne pas voir une relation profonde entre le roman et son époque, compte tenu des descriptions de Macklin, «ville-frontière née d'un boom» (*PV*, 36), aux habitations recouvertes «par la poussière d'amiante qui n'épargne rien» (*PV*, 27). Des «petites locomotives s'activent toujours» (*PV* ,120) au-dessus des «galeries souterraines» (*PV*, 27) et les mineurs sont présents partout dans la ville. Le village de «Brownsville», près de Macklin, «petit village minier qui a aussi son monticule de sable et ses maisons à demi effondrée» (*PV*, 105) ressemble étrangement à Brownleigh, hameau voisin d'Asbestos. Macklin rappelle de toute évidence ces agglomérations de la région de l'amiante.

---

22. *Ibid.*
23. Roger Duhamel, «Un bon roman canadien», *Action universitaire*, 20e année, nº 3, avril 1954, p. 67.
24. Renald Bérubé, «Introduction à l'œuvre», *Poussière sur la ville* d'André Langevin, présenté et annoté par Renald Bérubé, Ottawa, Éditions du Renouveau Pédagogique inc. coll. «Lecture Québec», 1969, p. 15.

La ressemblance physique entre Macklin et les villes de la région de l'amiante nous amène naturellement à nous interroger sur les relations possibles entre *Poussière sur la ville* et la grève de 1949, qui a bouleversé le champ idéologique québécois. Dans *Littérature et circonstances*, Gilles Marcotte émet l'hypothèse de liens existant entre le premier roman de Langevin et l'idéologie de la période. La grève d'Asbestos, ou «grève de l'Amiante», a constitué, on le sait, un moment crucial dans l'histoire du Québec, car elle a suscité des débats marquant une rupture dans l'activité idéologique. Cette grève a permis le regroupement des idées autour d'une nouvelle forme de libéralisme, exprimant sa révolte par rapport à l'idéologie duplessiste rétrograde. Les intellectuels contestataires du pouvoir conservateur se sont ralliés autour de la revue *Cité libre*, qui donnait une voix à leurs revendications. Or, *Poussière sur la ville* paraît avoir été influencé par l'idéologie citélibriste puisque le roman reprend à son compte les valeurs défendues par les rédacteurs de la revue.

Cité libre en roman

Née dans la foulée de la grève de l'Amiante, *Cité libre* a donné forme aux idées mêmes qui gouvernaient l'action de la Confédération des syndicats nationaux lors de la grève. En effet, *Cité libre*, dont l'influence dépassait largement le cadre de la revue, a été l'un des premiers moteurs du mouvement de contestation de l'idéologie duplessiste. Elle a servi à regrouper les contestataires sous une même bannière; selon André Belleau, *Cité libre* peut être «envisagée non seulement en tant que revue mais comme tout un courant qu'elle a cristallisé[25]». Belleau considère que le pouvoir d'attraction des citélibristes était prépondérant: «[Q]ui pourrait imaginer aujourd'hui l'importance énorme du capital idéologique et symbolique détenu par *Cité libre* et son milieu [...]? Il serait impossible de le surestimer[26].» *Poussière sur la ville*, par le truchement de son narrateur et personnage principal, Alain Dubois, paraît aussi adopter la nouvelle idéologie de contestation mise en forme par *Cité libre*.

En effet, le roman défend avant tout la lucidité, qui se manifeste dans le désir constant du docteur Alain Dubois d'analyser objectivement les gens et les événements: or, cette démarche est au cœur des préoccupations de *Cité libre*. Gérard Pelletier dit que son groupe souhaite «dépasse[r] le préjugé pour entrer dans la vision directe et droite qui seule révèle la vraie nature des choses[27]». Le docteur Dubois privilégie également l'action concrète; il souhaite changer en profondeur la société conservatrice de Macklin. Dubois

25. André Belleau, «Indépendance du discours et discours de l'indépendance», *Surprendre les voix. Essais*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 131.
26. *Ibid.*
27. Gérard Pelletier, «"Cité libre" confesse ses intentions», *Cité libre*, vol. I, nº 2, février 1951, p. 5-6.

est un homme d'action pensée, son intelligence est action. Pour l'équipe des citélibristes, la lucidité fait aussi naturellement couple avec l'action: «la communauté de réflexion et de pensée commande une communauté d'action[28]», affirme le texte de présentation du groupe. Dubois se fait aussi le défenseur du laïcisme par sa remise en question des dogmes religieux; il n'hésite pas à tenir tête au curé de Macklin. Dubois se définit comme un agnostique, contrairement aux citélibristes qui se disent catholiques; mais le médecin partage avec le groupe une foi dans l'être humain, dans le profane qui entre en opposition avec l'autorité cléricale sclérosée.

À l'instar des intellectuels de *Cité libre*, Dubois fait confiance à la raison de l'homme au point qu'il lui accorde son entière liberté. Dans *Poussière sur la ville*, Dubois pousse le respect de la liberté à l'extrême en tolérant l'infidélité de son épouse et la présence de l'amant dans son foyer. Il adhère fondamentalement à la pensée des citélibristes qui considèrent, comme le dit Charles-A. Lussier, un collaborateur à la revue, que «l'homme n'a pas d'autorité sur l'homme[29]» et que l'obéissance, tant du point de vue religieux que social, «est un acte d'adulte qui ne souffre pas d'adhésion aveugle[30]». La liberté est un droit et une responsabilité que chacun doit assumer en toute lucidité; on se rapproche ici de l'existentialisme de l'après-guerre. À *Cité libre*, on prend conscience des grands problèmes universels; on cherche à s'ouvrir au monde, à communier avec lui. Gérard Pelletier demande d'ailleurs à ses lecteurs de participer activement à l'élaboration du périodique, «afin que l'orientation générale de la revue dépasse de très loin les cadres de [leur] équipe[31]». Dans le roman de Langevin, Alain Dubois entreprend une même tentative d'échange, de communication avec le petit monde de Macklin, à la suite de l'échec de son union avec Madeleine. La relation du jeune docteur avec son épouse reflète, sur le plan personnel, sa situation face à la ville.

Alain Dubois est citélibriste: lucide, il favorise une action à grande échelle, qui cherche à transformer l'ordre des valeurs établies, sous le signe de la liberté. Les valeurs partagées par Alain Dubois et les citélibristes sont également appréciées par la critique de l'époque; elles paraissent refléter l'idéologie protestataire du début des années cinquante, soutenue par *Cité libre*. On l'a vu chez Guy Sylvestre: la critique valorisait l'universel, le «plan humain» de l'œuvre de Langevin. On aimait le «monde concret» et l'action de *Poussière sur la ville*, tout en valorisant le questionnement du personnage d'Alain Dubois. Il semble que Sylvestre ait eu raison d'affirmer que le roman de Langevin s'accordait «à la sensibilité contemporaine».

---

28. La Rédaction, «Règle du jeu», *Cité libre*, vol. I, nº 1, février 1950, p. 2.
29. Charles-A. Lussier, «Réhabilitation de l'autorité», *Cité libre*, vol. I, nº 3, mai 1951, p. 23.
30. *Ibid.*, p. 22.
31. Gérard Pelletier, *loc. cit.*, p. 7.

Si une première lecture de *Poussière sur la ville* montre que le roman reflète la réalité sociale ambiante, il fait aussi un autre travail, propre à toute œuvre littéraire : il laisse entrevoir des possibilités qui avaient été auparavant refoulées par le réel. Tout programme idéologique, comme discours simplificateur, a des visées précises et doit nécessairement laisser tomber des éléments en fonction de ses buts. La littérature, au contraire, travaille dans la totalité et va toujours voir du côté de ce qui est sacrifié par l'idéologie ; Northrop Frye rappelle que « l'Art, notamment, apparaît dès que le "je n'aime pas cela" se mue en "ce n'est pas ainsi que j'imaginerais la chose"[32] ». L'œuvre littéraire va au-delà du simple constat et présente une vision globale du réel : elle fait une place à ce qui était rejeté ou exclu de la société. Ainsi, le roman traite le discours idéologique de façon à montrer le plan d'action et les conséquences possibles de son application. Si *Poussière sur la ville* appuie, par l'entremise de Dubois, les valeurs de *Cité libre*, il présente un personnage problématique qui cadre mal dans le programme idéologique du groupe : Madeleine Dubois.

Un être passionné : Madeleine

Il est significatif de lire les commentaires des premiers critiques à propos de Madeleine, l'épouse infidèle du docteur Dubois : on aime Madeleine ou on la dénigre. Les jugements souvent sévères de la critique témoignent d'un malaise profond face à cette femme passionnée qui ne partage pas les valeurs nobles de son mari. Guy Sylvestre occulte Madeleine en omettant même de citer son nom ; elle n'est que la femme du docteur Dubois, « un petit animal qui ne vit que dans l'instant, irréfléchie, plus agie qu'agissante[33] ». Si, pour Michel Roy, Madeleine est une femme « oisive » qui « s'enlise dans ce monde qui est le sien[34] », elle devient pour Jean-Paul Pinsonneault une nouvelle Emma Bovary, et, pour Guy Robert, une « déséquilibrée vouée au vide de la conscience [et] tarée à la racine de son être[35] ». Marcel Valois dit même que Madeleine est « une instable qui semble n'avoir reçu aucune formation morale. De plus elle n'a jamais appris à préparer un simple repas ou à vaquer aux soins rudimentaires du ménage[36] ».

Gilles Marcotte, quant à lui, semble admirer « cette femme fière » qui, elle, « ira jusqu'au bout de son bonheur[37] ». Cette dualité des opinions au sujet de Madeleine mène à des interprétations radicalement différentes de

32. Northrop Frye, *op. cit.*, p. 32.
33. Guy Sylvestre, *op. cit.*, p. 98.
34. Michel Roy, « *Poussière sur la ville*, Le Cercle du Livre de France couronne un roman de Langevin », *loc. cit.*, p. 8.
35. Guy Robert, *loc. cit.*, p. 211.
36. Marcel Valois, « *Poussière sur la ville*, de Langevin », *La Presse*, 26 septembre 1953, p. 75.
37. Gilles Marcotte, *loc. cit.*, p. 7.

l'histoire même du roman : Madeleine est soit la responsable de l'échec du couple (Guy Robert), ou bien elle est sa propre victime (Jean-Paul Pinsonneault). Mais tous les critiques s'entendent sur le fait que les époux ne peuvent pas se rejoindre, engagés qu'ils sont sur « deux lignes parallèles[38] ». En effet, Madeleine et Alain Dubois n'appartiennent pas à la même classe sociale : elle vient d'un milieu populaire, il a des origines bourgeoises. Si Alain est un analyste lucide, un homme réfléchi qui cherche à percevoir tous les aspects d'un problème, Madeleine se veut, à l'opposé, un être d'instinct et de vie, un personnage spontané qui, à première vue, ne paraît penser qu'au moment présent : « À vingt-quatre ans, Madeleine ne pensait rien, elle sentait tout, plus prompte à désirer qu'à soupeser ce qu'elle recevait. » (*PV*, 35)

Le médecin ne comprend pas son épouse, qui symbolise un monde de désirs et d'émotions, alors qu'il se définit lui-même comme un homme de raison : « Je ne comprends pas que ce goût [pour la romance] soit si vif, comme je ne comprends pas son exaltation au cinéma [...] Cela appartient à cette part de son être que je n'atteins pas. » (*PV*, 62) Face à Madeleine, cet être passionné qui ne se laisse pas subjuguer par la raison, Dubois, valorisant avant tout l'analyse rationnelle chère à *Cité libre*, s'avère impuissant. La lucidité du médecin ne peut rien devant cet univers de passions violentes et splendides. Madeleine revendique ardemment la présence et la reconnaissance du corps. Elle a conservé la soif de vivre de l'enfance, elle « qui pouvait encore tirer la langue, bouder jusqu'à ce qu'elle obtînt ce qu'elle désirait, une enfant à qui on imposait des gestes d'adulte et qui consentait de mauvais cœur parce qu'elle ne s'y sentait pas naturelle » (*PV*, 36).

Dubois dira de Madeleine qu'elle « n'était que mouvement » (*PV*, 204) ; son action tient de l'instinct. Elle pose les gestes qui forcent les autres personnages à prendre position et qui provoquent le drame final : elle se suicidera après avoir tiré sur son amant Richard Hétu. Madeleine est le personnage qui fait avancer le récit. Elle tient tête au curé de Macklin, qui lui enjoignait de mettre fin à sa relation avec le jeune Hétu : « [...] elle ne m'a même pas écouté. Elle m'a éconduit sans en avoir l'air. » Madeleine se révolte contre les dogmes sévères du catholicisme : elle « refuse son devoir parce qu'elle s'y croit supérieure. Elle ne respecte que son intérêt », dit le curé (*PV*, 161). Madeleine ne se soumet à aucune règle ; elle est la seule maîtresse de ses décisions. Beaucoup plus proche de la réalité concrète que son mari, elle fait preuve d'un « réalisme froid » (*PV*, 30) qui est « cruellement hostile à l'illusion et à l'enluminure » (*PV*, 64).

Si Madeleine, par son désir extrême de liberté, lutte contre toutes les règles communes et brise plus d'un tabou, elle demeure tout de même

38. Jean-Paul Pinsonneault, « Langevin. (André) », *Lectures*, tome 10, n° 4, décembre 1953, p. 158.

près de la petite société de Macklin, contrairement à son époux qui tient à maintenir une certaine distance entre lui et la ville. Madeleine se montre solidaire des prolétaires de la petite ville qui reconnaissent en elle une des leurs. Comme Macklin, Madeleine est sans pitié pour la faiblesse humaine: elle préfère provoquer et choquer plutôt que de sombrer dans l'indifférence et dans la monotonie. La population de Macklin valorise l'être-ensemble, la collaboration, la stabilité, l'ordre, le devoir, la fidélité, la tradition; si ces valeurs ne sont pas celles de Madeleine, celle-ci correspond cependant à l'idéologie de la petite ville dans un idéal de vie concrète, une culture d'imagination résolument populaire. Cette culture exprime tout le contraire d'une culture discrète, fondée sur des valeurs austères, telle celle des citélibristes à laquelle souscrit Alain Dubois. Madeleine est vulgaire, au sens fort du mot: elle est une véritable femme du peuple.

Elle rejoint ainsi la classe populaire de Macklin, car cette classe «se voit attribuer ici, comme le dit André Brochu, une continuité avec la nature qui suppose un monopole des qualités de spontanéité, de vie, de simplicité, ainsi qu'une réceptivité particulière à tout ce qui est sensation[39]». On le voit: les valeurs défendues par Madeleine s'opposent à celles de son mari. Sa passion pour Richard Hétu, qui ne cherche pas à tout rationaliser comme le fait Alain Dubois, tient du cinéma. Madeleine aime le clinquant des miroirs de chez Kouri, les romances fleur bleue du «juke-box» et les films américains; bref, elle aime tout ce qui est vulgaire, non culturel. Ses cheveux sont d'un roux flamboyant et elle préfère le sofa rose au fauteuil de son époux, d'un ton plus neutre. Comme le souligne André Brochu:

> À l'intérieur de cette relation à deux termes, Madeleine est clairement identifiée au rose, couleur de la passion, et Alain au gris, couleur de la quotidienneté ennuyeuse et accablante. Alain, de par sa position de mari (sinon de petit-bourgeois), c'est l'homme au fauteuil gris, devant sa femme au divan rose[40].

L'idéologie transformée

La vulgarité de Madeleine exprime une modernité vitale, un progressisme à l'américaine, une réalité brute du peuple qui est à sa façon une force de changement et un vecteur de progrès. Par ce progressisme à l'américaine, par cette vitalité toute moderne, Madeleine semble rejoindre l'idéologie duplessiste, mais elle se détache de son conservatisme. Cette femme défend des valeurs comme la passion et le romantisme, occultées par l'idéologie de *Cité libre*. *Poussière sur la ville* met ainsi en place deux systèmes de valeurs inconciliables, à savoir l'idéologie citélibriste, à

39. André Brochu, *L'évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Littérature», 1985, p. 139.
40. *Ibid.*, p. 146.

laquelle semble adhérer Alain Dubois, et celle du peuple, symbolisée par Madeleine. Il n'y a aucun espoir de rapprochement possible entre le monde d'Alain Dubois et celui de Madeleine.

Plus d'un critique a considéré Madeleine, celle qui pose le geste dramatique final, comme la responsable des malheurs du couple. Mais est-elle la vraie coupable? Ou ne serait-elle pas une victime? Nous l'avons déjà dit, toute idéologie est partielle: elle favorise nécessairement certaines valeurs au détriment d'autres. Non seulement le roman reproduit-il l'idéologie, mais il révèle les contradictions ou les ambiguïtés qu'elle s'est efforcée de voiler pour devenir une véritable pratique. Gilles Marcotte observe ainsi que *Poussière sur la ville* «reproduit les structures essentielles de l'idéologie citélibriste et fait réagir contre elle en quelque sorte cela même qu'elle a dû écarter pour se constituer comme idéologie[41]». Si Dubois avoue d'abord avoir besoin de la présence de Madeleine — «je défends une part de moi qui est en elle, dont je ne peux me laisser amputer parce que c'est la part la meilleure, la plus vivante, celle qui fait que je suis Alain Dubois» (*PV*, 100) —, il n'en demeure pas moins que l'idéologie qu'il défend exclut les valeurs populaires de Madeleine.

En cherchant à se distinguer de ce qu'il n'est pas, Dubois oublie Madeleine, qui devient alors victime de la lucidité de son mari. Fait intéressant à remarquer, Madeleine n'a pas de voix propre dans le roman; ni son amant, Richard Hétu, un homme du peuple comme elle, qui n'a pour sa part aucune réplique. Le récit fait entièrement assumer la narration par Alain Dubois et présente sa version des événements. Luttant contre la petite ville qui lui renvoyait constamment sa différence, le médecin n'a pas pu voir ce que défendait sa propre épouse:

> Je suis atterré parce que je n'ai pu rien prévenir, parce que je n'ai pas su déchiffrer le visage de Madeleine, que je n'ai rien vu. Il y a là une stupidité énorme, comme d'avoir laissé tomber une allumette sur un plancher imbibé d'essence. Je ne l'ai quittée du regard que lorsqu'elle a pressé la détente. J'ai fermé les yeux au seul moment où il fallait la regarder. Comme si tout le jour je l'avais soustraite à sa mort et que le soir, par maladresse, je l'eusse poussée dans un trou d'eau. (*PV*, 195)

Ainsi, Alain Dubois, contrairement à ce qu'ont avancé plusieurs critiques, nous apparaît comme étant le véritable responsable de la tragédie, comme l'avait d'abord fait remarquer Gilles Marcotte: «[L]a surprise qu'apporte une relecture de *Poussière sur la ville* est précisément celle-là: nous découvrons que Madeleine est assassinée, assassinée par celui précisément qui la désire le plus, par son mari[42].» En effet, du point de vue idéologique, Madeleine et Alain ne peuvent coexister, à cause du conflit

41. Gilles Marcotte, «Introduction», *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 10.
42. *Id.*, «Alain et Abel», *op. cit.*

de valeurs fondamental qui les sépare. Malgré le désir et les efforts de Dubois pour comprendre sa femme, accepter son attitude et l'aider à être heureuse, leur union est un échec. Dubois ne peut rejoindre Madeleine sur le plan des émotions ; il ne peut que la regarder agir en adoptant l'attitude de l'analyste qui cherche à comprendre ce qui motive son sujet.

Si le personnage d'Alain Dubois représente les valeurs de *Cité libre*, le rapprochement entre le texte littéraire et l'idéologie citélibriste ne se fait pas toujours sans problème. L'échec des tentatives d'analyse de Dubois est révélateur, comme le laisse entendre Jacques Allard :

> Voir, pour comprendre bien sûr. Mais ici cela ne conduit pas vraiment à l'analyse et surtout pas à agir. Ce médecin (narrateur) n'arrive pas à se guérir lui-même. Si ce roman parle de la société québécoise d'hier (ou d'aujourd'hui ?) il dit surtout comme se voit et se vit l'impuissance chez celui qui se donne justement une mission d'amour[43].

Dans cette perspective, il faut se demander si la mort de Madeleine n'est pas pour Dubois une tentative de tenir définitivement son sujet de réflexion à distance, afin de pouvoir mieux l'intégrer dans son monde : « [...] j'ai le temps. J'ai toute la vie pour essayer de comprendre pourquoi Madeleine n'a pas vécu sa vie. » (*PV*, 196) L'idéologie progressiste ou « de libération[44] » de Dubois, partagée par l'ensemble des intellectuels de l'époque, a mis de côté tout le monde de désirs et de passions que représente Madeleine. On comprend pourquoi la majorité des critiques littéraires de l'époque, des intellectuels à l'image de Dubois, ont été si scandalisés par le personnage de Madeleine : elle symbolisait le vice de forme, l'élément incompris et oublié dans leur grand projet de société. On ne pouvait admettre que quelqu'un puisse ne pas s'incliner devant les si beaux idéaux d'Alain Dubois.

Notons cependant que Dubois semble par moments vouloir délibérément fermer les yeux sur tout ; la fixation du médecin dans un univers rationaliste le conduit parfois à adopter certains comportements qui témoignent de ses difficultés à se conformer à ses propres valeurs et qui montrent son impuissance. Il en vient à se réfugier dans l'alcool, pour se libérer du système trop étroit dans lequel il est enfermé. Il sera d'ailleurs en état d'ivresse lors de l'épisode de l'accouchement d'un hydrocéphale, où il renoncera péniblement à son regard clinique, à son attentisme pour affronter une situation où la rationalité est exaspérée. Le médecin doit prendre une décision difficile : choisir entre la vie de la mère et celle de

43. Jacques Allard, « Commentaire : À propos d'une lecture sociale de textes québécois », *Langue, littérature, culture au Canada français*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du C.R.C.C.F. », 1977, p. 93.

44. Fernand Dumont, « Une révolution culturelle ? », *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, tome 1 : La Presse-La littérature, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture », n° 2, 1981, p. 14.

l'enfant. Il décide alors, à l'encontre de ce que préconise la religion catholique, de sauver la mère et explique à la famille au regard réprobateur qu'il a dû tuer l'enfant: «[...] un hydrocéphale! Ça ne vous dit rien. Une tête d'eau! C'était la mère ou lui. Qu'auriez-vous fait d'une tête d'eau!» (*PV*, 119) Le ton de Dubois nous montre que sa belle rationalité est ici fortement ébranlée.

Alain Dubois demeure dans *Poussière sur la ville* celui qui est vigilant, celui qui veut sauver son épouse, mais il ne parviendra pas à surmonter toutes ses contradictions. Il ne sera pas toujours l'esprit surorganisé et lucide que valorise le citélibrisme, comme en témoigne aussi son arrivée à Macklin en voiture avec Madeleine, alors qu'il accepte de défier un train sur les instances de son épouse. En fait, *Poussière sur la ville* met en scène la face cachée de l'idéologie de contestation qui portait en elle les germes de la Révolution tranquille. Bien que le personnage principal et narrateur du roman soit un ardent représentant de l'idéologie contestataire du début des années cinquante, le récit d'André Langevin fait également surgir les contradictions et les possibles que toute idéologie écarte ou colmate inévitablement.

Poussière sur la ville montre à la fois le programme idéologique des citélibristes et son envers: non seulement le roman présente-t-il les valeurs défendues par Alain Dubois mais aussi celles de Madeleine, valeurs que l'idéologie de contestation a occultées, excluant par le fait même tout un idéal de vie concrète. Le roman laisse ainsi entrevoir une ouverture que l'idéologie citélibriste ne reconnaît pas immédiatement. Plus qu'aucun autre roman «canadien-français» de la période, le récit d'André Langevin a su mettre au jour les ambiguïtés idéologiques de son époque.